

« Cultures premières » : apports et tendances

Joëlle Rostkowski

Volume 38, numéro 1, 2008

Relations durables : autochtones, territoires et développement

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/039752ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/039752ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Rostkowski, J. (2008). « Cultures premières » : apports et tendances. *Recherches amérindiennes au Québec*, 38(1), 88–90. <https://doi.org/10.7202/039752ar>

Telles sont les références explicites de Locke aux conditions de vie matérielles et sociales des Indiens d'Amérique. Bien sûr, les ethnohistoriens auront beaucoup à redire de cette description pour le moins sommaire. Par ailleurs, certaines descriptions générales nous permettent de mieux cerner sa compréhension de l'état de nature. Ainsi Locke établit-il

la différence qu'il y a entre l'état de nature et l'état de guerre, lesquels quelques-uns ont confondus, quoique ces deux sortes d'état soient aussi différents et aussi éloignés l'un de l'autre, que sont un état de paix, de bienveillance, d'assistance et de conservation mutuelle, et un état d'inimitié, de malice, de violence et de mutuelle destruction. (2008 : 193, paragr. 19)

Un peu plus loin, Locke précise que la liberté de l'homme consiste à être son propre maître tout en obéissant à la loi naturelle. Il précise que l'égalité des hommes n'est pas totale, l'âge et la vertu donnant quelque supériorité à certains, de même que le lignage et les alliances familiales. Il ajoute que dans l'état de nature, chacun doit personnellement protéger sa vie, sa liberté et ses richesses contre tous. Bien plus, chacun peut juger et punir ceux qui transgressent la loi naturelle en fonction de la gravité de la faute commise. Locke en arrive ensuite à affirmer que dans l'état de nature, « tous les hommes étant Rois, tous étant égaux et la plupart peu exacts observateurs de l'équité et de la justice, la jouissance d'un bien propre dans cet état est mal assurée et ne peut guère être tranquille » (*ibid.* : 291, paragr. 123). Car il y manque des lois établies, un juge reconnu et un pouvoir capable d'appliquer les sanctions.

Est-ce à dire que l'état de nature disparaît avec l'institution du contrat social et du gouvernement civil? Locke conclut plutôt que l'état de nature continue à prévaloir entre les États eux-mêmes et entre les États et les individus qui sont membres d'autres communautés. « C'est sur ce principe qu'est fondé le droit de la guerre et de la paix, des ligues, des alliances, de tous les traités qui peuvent être faits avec toutes sortes de communautés et d'États » (*ibid.* : 313, paragr. 146-147).

Bref, l'état de nature n'est ni la jungle ni le paradis terrestre mais la condition naturelle des plus petites communautés humaines et, paradoxalement, celle de la très grande communauté des États. Ainsi, les États pratiquent entre eux le type de

rapports qu'entretenaient les Indiens d'Amérique au sein de leurs tribus, en tout cas dans la perception qu'en avait John Locke. Reste aux ethnologues et aux historiens d'aujourd'hui le soin de corriger cette perception. Il n'en demeure pas moins que la *Déclaration d'indépendance des États-Unis d'Amérique* est en bonne partie inspirée du second *Traité du gouvernement civil*... et de la Confédération des nations iroquoises, de l'aveu même de son auteur, Thomas Jefferson².

Notes

1. Bien qu'il ait vécu bon nombre d'années en France et en Hollande, Locke ne fait nulle part allusion aux travaux de Sagard (1632-1636) ni aux relations des jésuites de la Nouvelle-France (1632-1672).
2. Voir la *Déclaration d'indépendance des États-Unis d'Amérique* sur le site Internet WIKIPÉDIA : <[http://fr.wikipedia.org/wiki/Déclaration_d'indépendance_des_États-Unis_d'Amérique](http://fr.wikipedia.org/wiki/D%C3%A9claration_d'ind%C3%A9pendance_des_%C3%99tats-Unis_d'Am%C3%A9rique)> chapitre 3.3 « Influences » (consulté le 28 avril 2009).

Ouvrages cités

- ACOSTA, Joseph, 1979 : *Histoire naturelle et morale des Indes occidentales*. Payot, Paris. [Édition originale anglaise, 1589]
- LOCKE, John, 2008 : « *Traité du gouvernement civil* », in *Essai sur la tolérance ; Lettre sur la tolérance ; Traité du gouvernement civil* : 159-427. Flammarion, coll. Le Monde de la Philosophie n° 30.

Regards français

« CULTURES PREMIÈRES » : APPORTS ET TENDANCES

Joëlle Rostkowski
UNESCO/EHESS, Paris

DANS SON OUVRAGE intitulé *Au fondement des sociétés humaines, ce que nous apprend l'anthropologie*, Maurice Godelier (2007) encourage le questionnement vis-à-vis d'une discipline qui peine à se remettre en cause, en dépit des critiques dont elle a fait l'objet de la part des autochtones. Godelier évoque les appels à une nouvelle anthropologie, à la déconstruction de l'ancienne, appels qui ont marqué les dernières décennies. Il souligne en particulier le rôle novateur d'œuvres remarquables et singulières, notamment celles de Lyotard, Derrida, Foucault, Deleuze, Baudrillard, Ricœur, dont « un corpus de citations, accolées pêle-mêle » (*ibid.* : 9), constitue désormais, aux États-Unis, la « French Theory ».

REGARD ÉLOIGNÉ

Les points de vue sur l'anthropologie et l'ethnohistoire en Amérique du Nord sont nourris d'un certain nombre d'apports français, longtemps peu reconnus outre-atlantique du fait du regard éloigné qui les instruit mais mieux acceptés qu'il y a quelques décennies. De nombreux chercheurs européens contribuent aujourd'hui à faire progresser la recherche, à travers revues, colloques¹ et publications ; ils parviennent aussi à faire revivre certains personnages du passé états-unien ou eurocanadien, en reconsidérant les relations entre ses principaux acteurs. L'excellent *Radisson, Indien blanc, agent double*, de l'écrivaine et journaliste Marie-Hélène Fraïssé (2008), participe de ce nouveau regard et éclaire une époque à travers le destin d'un homme.

INTERDISCIPLINARITÉ

Il semble qu'une certaine spécificité française tienne au caractère interdisciplinaire des ouvrages et des institutions. L'anthropologie s'enrichit de l'apport d'autres disciplines : l'histoire, la littérature, la philosophie. L'exemple de Claude Lévi-Strauss, venu à l'anthropologie

par la philosophie et dont la publication dans la *Pléiade* (Lévi-Strauss 2008) a mis encore une fois en lumière la qualité de grand écrivain, constitue un modèle incomparable. Un certain nombre d'anthropologues prennent des libertés par rapport au caractère essentiellement descriptif de l'ethnographie et parviennent à s'illustrer aussi par leur style. Des historiens franchissent les frontières de leur discipline et font œuvre d'anthropologues; des littéraires férus de cultures autochtones se font une place dans les études amérindiennes.

Les institutions ne sont pas en reste devant ce brassage des disciplines et bousculent les anciennes catégories. Le musée du Quai Branly prend notoirement ses distances à l'égard du musée d'ethnographie classique et affirme un nouveau modèle, parfois décrié, souvent déconcertant (Mauzé et Rostkowski 2007). En dépit des critiques formulées par de nombreux anthropologues au moment de son ouverture, en juin 2006, ce musée se félicite d'être parvenu à stimuler l'intérêt du grand public pour les « cultures autres ». Dans un article du journal *Le Monde*, daté du jeudi 26 juin 2008, son directeur, Stéphane Martin, signale que le Musée a accueilli trois millions de visiteurs en deux ans et que son succès populaire tient surtout à ses « manifestations temporaires », très éclectiques (expositions, concerts, spectacles) [de Roux 2008]. On constate par ailleurs que la visibilité médiatique du Musée et des « arts premiers » contribue à aiguïser l'intérêt spéculatif des collectionneurs, tout particulièrement pour l'art inuit et l'art de la Colombie-Britannique, aujourd'hui très prisés sur le marché international et volontiers présentés sur le marché de l'art parisien.

MÉTAMORPHOSES ET MÉTISSAGES

Dans un ouvrage intitulé *Apparences trompeuses*, consacré à l'art inuit, Giulia Bogliolo Bruna, d'origine italienne mais chercheuse à Paris, s'interroge sur la spécificité de l'art inuit et sur l'engouement qu'il suscite parmi les Européens. Dans la préface à cet ouvrage, Jean Malaurie, rendant hommage à la culture italienne, renvoie aux écrits de Virgile et d'Ovide (*Les Métamorphoses*) qui, sans traiter de l'Arctique, offrent une lecture magistrale des concepts fondamentaux, notamment de celui de transformation, si prégnant dans l'art de la Colombie-Britannique et l'art inuit.

Giulia Bogliolo Bruna développe l'argument selon lequel les grands

auteurs de la littérature universelle ont contribué à alimenter l'imaginaire européen et les représentations idéalisées ou fantasmagoriques du Grand Nord. Elle rappelle que, selon Platon, « les âmes s'élèvent vers le Nord ». Les images du grand désert blanc, la fascination pour un monde boréal redouté et idéalisé, pour un lointain que l'on hésite à explorer mais qui parvient à susciter encore aujourd'hui une transcendance, se nourrissent d'un mystère toujours renouvelé.

Selon l'auteure², la culture matérielle inuite est étroitement liée à la pensée chamannique. Dans une première partie, elle s'attache à démontrer qu'issus d'un « naturel exceptionnel », encore inspiré par le temps de l'indifférenciation où l'homme pouvait devenir animal et l'animal homme, instruits par une appréhension empathique du cosmos, les Inuits demeurent sous le signe des « apparences trompeuses », esprits tutélaires qui les hantent, et sous l'autorité de l'angakkok, médiateur entre le visible et l'invisible. Elle voit dans l'art inuit un art essentiellement placé sous le signe du sacré, de la polysémie et de la métamorphose.

La question des métamorphoses et du chevauchement des frontières entre les mondes masculin et féminin, humain et animal, le monde des vivants et celui des morts, le monde visible et le monde invisible, est un thème de prédilection chez Bernard Saladin d'Anglure. Dans un ouvrage marquant préfacé par Claude Lévi-Strauss, l'auteur démontre que, dans le chamanisme, « le travestissement prend tout son sens, de même que l'alliance avec des esprits auxiliaires animaux qui s'incarnent dans le chamane ou l'inverse, et l'alliance avec les grands esprits célestes ou sous-marins comme aussi avec les défunts » (Saladin d'Anglure 2006 : 390). L'ouvrage de Saladin d'Anglure nous guide dans l'univers des métamorphoses, avec des récits explicites de mythes et de récits mythiques.

Des métamorphoses – passages, voire transgressions entre une espèce et une autre – aux métiassages, qui résultent d'une ouverture à l'autre mais sont souvent considérés comme des transgressions, les mutations culturelles et sociales des sociétés traditionnelles sont aujourd'hui prises en considération, même si les anthropologues demeurent à l'écoute des traditions. Alors que l'accent a été mis sur la recherche de l'authenticité pendant tant d'années, le métiassage est désormais à l'ordre du jour dans les

ouvrages de recherche et au sein des musées. Ainsi le musée du Quai Branly a-t-il mis en place, sous la direction du mexicaniste Serge Gruzinski, une exposition intitulée : *Planète métisse : to mix or not to mix*³. La question du métiassage constitue aussi un thème de réflexion dans l'ouvrage de Giulia Bogliolo Bruna (2007). Dans la lignée de Serge Gruzinski, elle explore, dans la seconde partie d'*Apparences trompeuses*, les effets des métiassages sur la culture matérielle et sur la résistance à la muséification. Selon l'auteure,

entre survivances d'un vécu ancestral et adoption de nouvelles croyances, l'image polysémique du tupilek⁴ est devenue un traceur non négligeable du métiassage désormais en actes [...] la riche iconographie des tupilait atteste la dynamique du processus de résistance, d'incorporation et de récréation qui mène à la naissance d'un objet méti, dans l'acception gruzinskienne du terme (*ibid.* : 126).

CHOC ESTHÉTIQUE, QUESTIONNEMENT ET CONTEXTUALISATION

Comment ne pas s'interroger sur les spécificités et sur la pérennité de la dimension essentiellement « chamannique » ou « spirituelle » de l'art inuit dans un contexte contemporain? Mais aussi sur la signification que peuvent conserver ces pièces loin de leurs racines et dans un milieu profane et citadin? Au musée du Quai Branly, l'appréciation esthétique d'objets qui demeurent des représentations symboliques d'un univers mythique ancestral est privilégiée. Le « choc esthétique » doit, selon ses dirigeants, précéder la recherche de sens, la contextualisation et la documentation⁵. L'engouement pour l'art des premières nations en général et pour l'art inuit en particulier est lié à la fascination d'une population urbaine laïque face à une culture encore proche de sa mythologie traditionnelle et de son environnement naturel. En France, le décalage culturel et la curiosité sont d'autant plus grands. Selon Frédéric Laugrand (cité dans Allard 2004), chez l'Européen, c'est l'attrait de la différence et de l'aventure extrême qui sous-tend la fascination pour l'univers inuit. Or, l'art du Grand Nord, longtemps confiné au statut d'artisanat mais aujourd'hui apprécié par les collectionneurs, est nourri par un imaginaire collectif indissociable de l'environnement et de la tradition, tout en permettant à des artistes de plus en plus

nombreux de dépasser la répétition des modèles ancestraux et d'individualiser leur création. Comme il ressort de l'article de Nicole Allard (2004) intitulé « Œuvre de Séduction » publié dans *Le Toit du monde*, le musée d'art inuit Brousseau, à Québec, est un exemple des institutions qui ont su faire honneur à la vision personnelle des grands maîtres de l'Arctique : George Arluk, Barnabus Arnasungaad, Charlie Inukpuk, Lucy Tutsweetok et bien d'autres encore. En Europe, les artistes contemporains sont encore à découvrir.

ART GÉNÉRIQUE, ART SPÉCIFIQUE ET PEDIGREE

Nicole Allard, en se gardant de l'essentialisme, apporte des clefs à l'analyse des composantes spécifiques d'un art devenu force économique, à la fois « art générique », c'est-à-dire « découlant d'une ethnie et possédant des traits communs fortement connotés d'appartenance à celle-ci », et « art spécifique », propre à un individu, c'est-à-dire résultant d'une vision personnelle.

Le regard éloigné porté par les chercheurs français ou européens participe de l'intérêt universel qui projette aujourd'hui les cultures des premières nations dans les échanges internationaux. Il en va de même des grands brassages culturels et artistiques sur le marché international, avec des paradoxes parfois déroutants. Ainsi les objets les plus prisés en Europe – et en France en particulier – sont-ils non seulement ceux qui sont remarquables pour leur facture ou leur authenticité, mais aussi ceux qui ont un « pedigree » exceptionnel du fait qu'ils ont appartenu à un collectionneur célèbre (André Breton, Claude Lévi-Strauss...). Le parcours de l'objet et le reflet de son histoire dans l'esprit d'esthètes européens deviennent aussi déterminants dans les acquisitions. Ainsi le musée du Quai Branly a-il acquis récemment trois masques yupiits de la collection Robert Lebel, critique d'art proche des surréalistes, qui viennent s'ajouter à trois masques acquis en 1999 et 2003 par le Musée et ayant appartenu à André Breton.

Marie Mauzé, spécialiste des liens entre surréalistes et arts de la côte Nord-Ouest, précise que le masque dit « de l'esprit de la Lune », a été acheté par le Musée à Jean-Jacques Lebel, fils de Robert, tandis que les deux autres proviennent de la vente aux enchères du

lundi 4 décembre 2006 à Richelieu-Drouot. Elle rappelle que les surréalistes étaient séduits par la fragilité poétique de ces œuvres, porteuses d'une vision ou d'un rêve d'un chamane et qu'ils furent des collectionneurs passionnés de ces pièces originellement conçues comme éphémères, les masques étant brûlés à l'issue des rituels⁶.

PATRIMOINE UNIVERSEL

L'art inuit, comme l'art amérindien, apparaît de plus en plus comme l'un des ressorts d'affirmation identitaire les plus puissants, en dépit de son hybridation et de ses modes d'expression nouveaux. Et les ouvrages et les institutions qui leur sont consacrés attestent l'intensité du questionnement – philosophique et esthétique autant qu'ethnographique – qui accompagne dans la vieille Europe leur popularité croissante. L'art inuit est, selon Nicole Allard, devenu la voix qui raconte, celle qui relaye la tradition orale. Comme l'art amérindien, il assure la préservation et la pérennité de la transmission culturelle. Le fait qu'il soit de plus en plus apprécié loin de ses sources mêmes et au prix d'une altération inévitable de son sens profond initial atteste que ses échos portent de plus en plus loin et qu'il commence à être mis sur un pied d'égalité dans le patrimoine culturel universel.

Notes

1. *L'American Indian Workshop*, groupe de recherche européen, se réunit tous les ans dans une ville/université européenne et rassemble anthropologues, historiens et spécialistes de la littérature.
2. Elle reprend et rejoint ici l'argument exprimé par Jean Malaurie (2001).
3. L'exposition *Planète métisse*, qui se déroulait du 18 mars 2008 au 19 juillet 2009, a mis en évidence les interactions entre altérités et fait dialoguer les objets entre eux, du quinzième siècle à nos jours.
4. Le tupilek était une figurine traditionnelle représentant des êtres surnaturels maléfiques et néfastes, qui pouvaient être l'instrument d'une vengeance ou d'un meurtre. Aujourd'hui les Inuits inventent un nouveau type de « tupilek », sculpture sur ivoire qui a le double statut d'objet témoin du passé chamanique et marchandise exotique destinée à une diffusion commerciale.
5. Entretien avec Jean-Pierre Mohen, alors directeur du département du Patrimoine et des collections du musée du Quai Branly, le 5 février 2007.

6. Notes de Gwenaële Guigon, musée du Quai Branly. Voir une étude de Marie Mauzé (2008) publiée dans la revue *Gradhiva*. Voir aussi le catalogue de la vente de la Collection Robert Lebel effectuée à Richelieu-Drouot (Calmels Cohen), qui comprend un article de l'artiste et essayiste Jean-Jacques Lebel, fils de Robert Lebel, et un article de Marie Mauzé. Dans la vente figuraient aussi des masques hopis, navajos et kwakiutl.

Ouvrages cités

- ALLARD, Nicole, 2004 : « Œuvre de séduction ». *Le Toit du monde* 3(4). Disponible sur Internet <<http://www.letoitdumonde.ca/archives/t-2004-volume-3-no-4/oeuvre-seduction.html>>
- BOGLIOLO BRUNA, Giulia, 2007 : *Apparences trompeuses*. Yveline Éditions, Montigny-le-Bretonneux.
- COLLECTION ROBERT LEBEL, 2006 : *Catalogue*. Calmels Cohen.
- DE ROUX, Emmanuel, 2008 : « Les manifestations temporaires assurent le succès du Quai Branly ». *Le Monde*, 26 juin.
- FRAÏSSÉ, Marie-Hélène, 2008 : *Radisson, Indien blanc, agent double*. Actes Sud, Arles.
- GODELIER, Maurice, 2007 : *Au fondement des sociétés humaines, ce que nous apprend l'anthropologie*. Albin Michel, Paris.
- LE DÉBAT (n° 147), 2007 : *Le moment du Quai Branly*. Voir les articles de Stéphane Martin, Catherine Clément, James Clifford, Françoise Chaslin Françoise Choay, Nélia Dias, Marie Mauzé et Joëlle Rostkowski, Benoît de l'Estoire, François Dosse, Germain Viatte, Brigitte Derlon, Philippe Descola, Hervé Juvin, Carmen Bernard, Laënnec Hurbon, Bogumil Jewsiewicki et Susan Vogel.
- LÉVI-STRAUSS, Claude, 2008 : *Œuvres*. (Éditeurs bibliographiques : Marie Mauzé, Vincent Debaene, Martin Rueff, Frédéric Keck). Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris.
- MALAUURIE, Jean, (dir.), 2001 : *L'Art du Grand Nord*. Citadelle et Mazenod, Paris.
- MAUZÉ, Marie, 2008 : « Trois destinées, un destin : biographie d'une coiffure kwakwaka'wakw ». *Gradhiva* 7 : 100-119.
- MAUZÉ, Marie, et Joëlle ROSTKOWSKI, 2007 : « La fin des musées d'ethnographie? Peuples autochtones et nouvelles perspectives muséales ». *Le Débat* 147 : 80-90.
- SALADIN D'ANGLURE, Bernard, 2006 : *Être et renaître inuit*. Gallimard, Paris.